

REDACTION
 JOURNAL, 68, rue des Fabricants (près la place
 de Trichou)
 TOURCOING, rue VERTE, 23

Bureau administratif
 Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
 ROUBAIX-TOURCOING
 Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
 Nord et départements limitrophes
 Trois mois, 6 francs. — Un an, 24 francs.

LE FIGARO

Journal Républicain Quotidien

PAIX DES ANNONCES
 ANNONCES : 0 fr. 25 le ligne
 RECLAMES : 0 fr. 50
 FAITS DIVERS : 0 fr. 75
 LOCALES : 1 fr. 00

Les annonces sont reçues aux Bureaux
 d'annonces, à Paris, à l'Agence Havas
 place de la Bourse, 10

Telephone

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

commencera **Lundi matin** la publication
 d'un nouveau feuillet :

LE CLUB DES COQUINS

Par **Alexis BOUVIER**
 le romancier populaire, auteur d'un grand
 nombre d'ouvrages sensationnels.

LE CLUB DES COQUINS

est une de ses créations les plus étonnantes
 et ne peut manquer d'obtenir un grand succès
 auprès de nos lecteurs.

DEUX PEUPLES

Sous ce titre, le *Figaro* évoque des événements
 vus déjà de quatorze ans, et le général
 de Négrier donna la mesure de ses talents
 militaires, et qui détermina la grande
 chute du ministère Ferry ; et notre con-
 frère établit une comparaison, qui n'est
 point à notre avantage, entre l'affolement
 qui s'empara de nos députés, de la presse,
 de la population au moment où éclata le
 sang-froid que montrèrent aujourd'hui
 les Anglais en présence d'un échec beau-
 coup plus grave, et dans une situation
 autrement critique.

Le *Figaro*, après avoir établi, par le
 simple rapprochement de faits, un saisissant
 parallèle, ajoute :

« La conclusion ? Je laisse au lecteur le soin
 de la tirer, s'il veut. Ce qui est sûr, c'est
 que l'appréhension, au par là-dessus de la
 supériorité des Anglo-Saxons. Je crois qu'elle
 consistait surtout à se demander si nous
 sommes, le premier mouvement qui est rarement
 le bon. Est-ce une question de race, de
 caractère, ou de tradition ? C'est peut-être
 simplement, une question de latitude. La France
 est au midi de l'Angleterre... »

Beaucoup de nos lecteurs ont été, sans
 plus impressionnable et plus impulsif que
 les Anglais. Le malheur est que ce défaut
 de notre caractère national est exploité et
 considérablement aggravé par une bande
 de charlatans châtivés qui nous ont arrivés
 à nous désolidariser aux yeux du monde.

Il n'y a qu'une France où des journaux
 puissent vivre et prospérer en spéculant
 uniquement sur la violence de la presse
 et de leurs polémiques, sur la diffusion
 et le scandale à jet continu. Partout
 ailleurs, des *Libre-Press*, des *Infrascript*,
 des *Croix*, s'effondreraient sous le
 regard public.

La dépêche du général Brière de l'Isle
 annonçant l'évacuation de Lang-Son par
 nos troupes n'était, en somme, pas très
 alarmante.

Voici en quels termes elle était conçue :

Brisson, 28 mars, 14 h. 30 soir.

Je vous annonce avec un certain plaisir
 de Négrier, gravement blessé, et c'est certain
 d'évacuer Lang-Son.

Des Chinois, débouchant par grandes masses
 et sur trois colonnes, ont attaqué avec impetu-
 osité nos positions, et ont été repoussés.

Le colonel Herbiner, devant cette grande
 supériorité numérique, et ayant épuisé ses munitions,
 m'informe qu'il a dû obéir de retourner
 sur Dong-Son et Tan Hoa.

Je vous prie de vous en tenir au fait
 de la débâcle de Chien-Houang, et de ne pas
 L'ennemi garde toujours sur le Seng-Koi.
 Qui qu'il arrive, j'espère pouvoir défendre
 le D'Et.

Je demande au gouvernement de m'enoyer
 le plus tôt possible de nouveaux renforts.

BIEN DE L'ISLE.

Le général Brière de l'Isle, en homme
 vieille baderne qu'il était, avait complètement
 perdu la tête. Le général de Négrier
 était non seulement, mais très légèrement
 blessé — d'une blessure opportune qui
 lui avait permis de se décharger sur le
 colonel Herbiner de la lourde responsabilité
 qui lui incombait. Et les Chinois,
 loin de nous attaquer avec impétuosité,
 avaient en réalité de leur côté, point
 que nous effectuions le même mouvement.
 On ne connaît pas d'exemple, dans
 l'histoire, d'une semblable opération stratégique,
 qui n'empêcha pas, cependant, M. de
 Négrier de parvenir aux plus hauts grades
 de la hiérarchie militaire.

En tout cas, la dépêche ne parlait point
 d'un désastre sérieux : nos troupes étaient
 toujours intactes et n'avaient point
 éprouvé de pertes appréciables.

La population parisienne, et nos députés,
 livrés à eux-mêmes, auraient probablement
 reçu ces regrettables nouvelles avec
 émotion, avec même, une certaine
 inquiétude, mais je ne crois pas qu'ils
 auraient donné au monde le lamentable
 spectacle dont nous fûmes alors témoins.

Le lundi matin, 30 mars 1885, les journaux
 publièrent le télégramme du général
 Brière de l'Isle.

Quel tapage ce fut, dans toute la
 presse monarchiste, impérialiste, écolo-
 blique, infrançais, et aussi — sur
 embaumement en retraite de leur côté, point
 que nous effectuions le même mouvement.
 On ne connaît pas d'exemple, dans
 l'histoire, d'une semblable opération stratégique,
 qui n'empêcha pas, cependant, M. de
 Négrier de parvenir aux plus hauts grades
 de la hiérarchie militaire.

En tout cas, la dépêche ne parlait point
 d'un désastre sérieux : nos troupes étaient
 toujours intactes et n'avaient point
 éprouvé de pertes appréciables.

La population parisienne, et nos députés,
 livrés à eux-mêmes, auraient probablement
 reçu ces regrettables nouvelles avec
 émotion, avec même, une certaine
 inquiétude, mais je ne crois pas qu'ils
 auraient donné au monde le lamentable
 spectacle dont nous fûmes alors témoins.

Le lundi matin, 30 mars 1885, les journaux
 publièrent le télégramme du général
 Brière de l'Isle.

Quel tapage ce fut, dans toute la
 presse monarchiste, impérialiste, écolo-
 blique, infrançais, et aussi — sur
 embaumement en retraite de leur côté, point
 que nous effectuions le même mouvement.
 On ne connaît pas d'exemple, dans
 l'histoire, d'une semblable opération stratégique,
 qui n'empêcha pas, cependant, M. de
 Négrier de parvenir aux plus hauts grades
 de la hiérarchie militaire.

En tout cas, la dépêche ne parlait point
 d'un désastre sérieux : nos troupes étaient
 toujours intactes et n'avaient point
 éprouvé de pertes appréciables.

La population parisienne, et nos députés,
 livrés à eux-mêmes, auraient probablement
 reçu ces regrettables nouvelles avec
 émotion, avec même, une certaine
 inquiétude, mais je ne crois pas qu'ils
 auraient donné au monde le lamentable
 spectacle dont nous fûmes alors témoins.

Le lundi matin, 30 mars 1885, les journaux
 publièrent le télégramme du général
 Brière de l'Isle.

Quel tapage ce fut, dans toute la
 presse monarchiste, impérialiste, écolo-
 blique, infrançais, et aussi — sur
 embaumement en retraite de leur côté, point
 que nous effectuions le même mouvement.
 On ne connaît pas d'exemple, dans
 l'histoire, d'une semblable opération stratégique,
 qui n'empêcha pas, cependant, M. de
 Négrier de parvenir aux plus hauts grades
 de la hiérarchie militaire.

En tout cas, la dépêche ne parlait point
 d'un désastre sérieux : nos troupes étaient
 toujours intactes et n'avaient point
 éprouvé de pertes appréciables.

La population parisienne, et nos députés,
 livrés à eux-mêmes, auraient probablement
 reçu ces regrettables nouvelles avec
 émotion, avec même, une certaine
 inquiétude, mais je ne crois pas qu'ils
 auraient donné au monde le lamentable
 spectacle dont nous fûmes alors témoins.

Le lundi matin, 30 mars 1885, les journaux
 publièrent le télégramme du général
 Brière de l'Isle.

Quel tapage ce fut, dans toute la
 presse monarchiste, impérialiste, écolo-
 blique, infrançais, et aussi — sur
 embaumement en retraite de leur côté, point
 que nous effectuions le même mouvement.
 On ne connaît pas d'exemple, dans
 l'histoire, d'une semblable opération stratégique,
 qui n'empêcha pas, cependant, M. de
 Négrier de parvenir aux plus hauts grades
 de la hiérarchie militaire.

En tout cas, la dépêche ne parlait point
 d'un désastre sérieux : nos troupes étaient
 toujours intactes et n'avaient point
 éprouvé de pertes appréciables.

OPINIONS

LE COMLOT

Du « Figaro »

La Peau de l'Ours

Henri de Brété, Joseph Lacroix et Henri Léon
 étaient réunis au siège du Comité exécutif, rue
 de Brété, ils exploient les affaires courantes.
 Puis, Joseph Lacroix, s'adressant à Henri de
 Brété :

« Mon cher président, je vous ai demandé
 une préfecture pour un bon royaliste. Vous me
 la refusez pas, j'en suis sûr, quand je
 vous aurai exposé les titres de mon candidat.
 Son père Ferdinand Dallon, maître de forges
 à Valenciennes, mérita le grand diplôme de
 l'industrie du Roi. C'est un patron sérieux du
 bien-être physique et moral de ses ouvriers. Il
 distribue des médicaments et veille à ce qu'il
 y ait le dimanche la messe, à ce qu'il
 envoie ses enfants aux écoles congréganistes,
 et ce qu'il vote bien, et ce qu'il ne se
 dérange pas. Malheureusement il est com-
 battu par le député radical et son collègue
 de son propre chef de Valenciennes. Son fils
 Dallon est un des membres les plus actifs et
 les plus intelligents de mon Comité départemental
 à la messe avec des engagements socialistes
 dans notre ville et il est fait arbitre en
 matière de courses, contre Louis. Vous ne refusez
 pas, mon cher président, une préfecture à
 Gaston Dallon ? »

« Murrum Brété en
 feuilletant le registre des fonctionnaires, U
 trouva le nom de Dallon. C'est un
 Drogueux. Voulez-vous Goret ? »

« Joseph Lacroix sourit à peine et dit :
 « Mon cher président, Gaston Dallon est
 mon collaborateur. Il prodigera sans mes ordres,
 au jour fatal, la suppression violente du
 profet Worms-Claudio. Il se jette sur moi et
 me dit : « C'est moi qui suis le vrai roi ! » »

« Henri de Brété le regarda fixer sur son visage,
 regard qui était impossible. Le prince de
 Worms-Claudio était déjà méchant. Mon-
 sieur Lacroix, se levant, dit : « C'est un
 des premiers souscripteurs des listes Ferry. »

Lacroix objecta que Jacques de Cédès était
 dans un état de santé déplorable. Henri de
 Brété ne se dérangea pas un ordre du Roi,
 et la dépêche devint sans suite quand Henri Léon,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Le successeur de Worms-Claudio se sera
 Worms-Claudio. »

« Worms-Claudio se précipita et dit :
 « C'est Worms-Claudio, reprit Léon,
 Worms-Claudio, qui n'attendra pas votre venue
 pour aller à la préfecture. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

OPINIONS

LE COMLOT

Du « Figaro »

La Peau de l'Ours

Henri de Brété, Joseph Lacroix et Henri Léon
 étaient réunis au siège du Comité exécutif, rue
 de Brété, ils exploient les affaires courantes.
 Puis, Joseph Lacroix, s'adressant à Henri de
 Brété :

« Mon cher président, je vous ai demandé
 une préfecture pour un bon royaliste. Vous me
 la refusez pas, j'en suis sûr, quand je
 vous aurai exposé les titres de mon candidat.
 Son père Ferdinand Dallon, maître de forges
 à Valenciennes, mérita le grand diplôme de
 l'industrie du Roi. C'est un patron sérieux du
 bien-être physique et moral de ses ouvriers. Il
 distribue des médicaments et veille à ce qu'il
 y ait le dimanche la messe, à ce qu'il
 envoie ses enfants aux écoles congréganistes,
 et ce qu'il vote bien, et ce qu'il ne se
 dérange pas. Malheureusement il est com-
 battu par le député radical et son collègue
 de son propre chef de Valenciennes. Son fils
 Dallon est un des membres les plus actifs et
 les plus intelligents de mon Comité départemental
 à la messe avec des engagements socialistes
 dans notre ville et il est fait arbitre en
 matière de courses, contre Louis. Vous ne refusez
 pas, mon cher président, une préfecture à
 Gaston Dallon ? »

« Murrum Brété en
 feuilletant le registre des fonctionnaires, U
 trouva le nom de Dallon. C'est un
 Drogueux. Voulez-vous Goret ? »

« Joseph Lacroix sourit à peine et dit :
 « Mon cher président, Gaston Dallon est
 mon collaborateur. Il prodigera sans mes ordres,
 au jour fatal, la suppression violente du
 profet Worms-Claudio. Il se jette sur moi et
 me dit : « C'est moi qui suis le vrai roi ! » »

« Henri de Brété le regarda fixer sur son visage,
 regard qui était impossible. Le prince de
 Worms-Claudio était déjà méchant. Mon-
 sieur Lacroix, se levant, dit : « C'est un
 des premiers souscripteurs des listes Ferry. »

Lacroix objecta que Jacques de Cédès était
 dans un état de santé déplorable. Henri de
 Brété ne se dérangea pas un ordre du Roi,
 et la dépêche devint sans suite quand Henri Léon,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Le successeur de Worms-Claudio se sera
 Worms-Claudio. »

« Worms-Claudio se précipita et dit :
 « C'est Worms-Claudio, reprit Léon,
 Worms-Claudio, qui n'attendra pas votre venue
 pour aller à la préfecture. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c'est le cavalier de
 Cédès qui est nommé préfet, il n'y a plus rien
 à faire. C'est un dilettante. C'est moi,
 monsieur Brété, et le ministre de l'Intérieur,
 dans un état de santé déplorable, dit : « C'est
 moi qui suis le vrai roi ! »

« Worms-Claudio regarda le monarque et
 le vit se lever, dit dédaigneusement :

« Ce serait choquant, en effet, répliqua
 Henri Léon ; mais si c